

nous devons nous attendre à voir nos fromageries actuelles entrer dans l'ombre, à moins qu'elles ne se décident à se servir de cet extrait et à fabriquer en même temps le beurre et le fromage de lait écrémé. M. Burrell a fait de ce fromage durant tout l'été et a obtenu un résultat étonnant. Ce fromage s'est vendu au-delà de ses espérances, et il a gardé son prix aussi bien que le fromage ordinaire, il nous semble. Il paraît riche et ayant du corps, lorsqu'on l'examine à la sonde. Et comme le fabricant se perfectionne en le faisant, il augmente promptement en valeur. M. Burrell fait maintenant un lot de petits fromages, pesant seulement 25 livres, dans le but exprès de les exporter aux Indes Occidentales pour leur faire subir une épreuve concluante, relativement à leur qualité quant à la conservation. Le succès obtenu jusqu'à présent nous permet de croire que cette expérience sera couronnée de succès.

Nous avons nous-même goûté ce fromage, et nous l'avons trouvé excellent. Comme on obtient par ce nouveau système tout le beurre que le lait peut donner et, de plus, presque autant de fromage que par le système ordinairement suivi jusqu'ici, il est évident que ce nouveau procédé mérite notre plus sérieuse attention.

LE TABAC.

Deux choses sont surtout nécessaires pour cultiver le tabac à la perfection: beaucoup d'espace et un sol bien ameubli. Si l'on néglige ces deux points, on ne parviendra jamais, quelque soit la quantité d'engrais qu'on emploie, à produire une bonne récolte de feuilles ayant le parfum voulu. Je profiterai de l'occasion pour faire remarquer que j'ai une connaissance pratique de la culture du tabac, ayant cultivé la plante moi-même pendant quatre ans, et ayant fait de mes propres mains toutes les opérations, excepté celle de suspendre les plants, après la récolte. Je suis sous l'impression qu'avec la modique taxe de quatre centins par livre imposée maintenant, cette culture devrait être profitable. On ne devrait pas récolter moins qu'une moyenne de 1750 lbs. par acre, qui récoltées en bonne condition, devront valoir au moins douze centins la livre, donnant \$185.00 par acre. Nous parlerons d'abord de la manière de cultiver le terrain, en commençant après la dernière récolte de la rotation, et prenant la terre couverte du chaume de grain.

Pour cette culture, c'est une bonne pratique de donner un labour aussi profond que possible, en octobre, afin que le vent, la gelée et la pluie fassent sentir leur action au sol pendant l'hiver, et d'appliquer ensuite l'engrais au printemps afin de réchauffer la terre.

Et, maintenant, une chose est certaine: les principes sont les principes; et c'en est un bon que de donner un labour profond, à l'automne, pour une culture requérant l'application immédiate du fumier, que ça soit ici ou dans le nord de la France. Nous allons tous cultiver la betterave à sucre, si je ne me trompe. Avons-nous l'intention de la cultiver suivant notre coutume, ou bien suivant la méthode de ceux qui l'ont cultivée pendant des années? Bien sûr, nous choisirons le dernier mode, sinon je crains que nous n'ayons que de bien pauvres récoltes, en retour de notre travail. Je crois que cette nouvelle culture nous sera très-utile: elle nous fera voir que l'agriculture, dans les parties de la province éloignées des villes, même dans les Cantons de l'Est, est très-arriérée, quelque répugnance que nous ayons à l'admettre. Si nous voulons progresser, nous devons, en dépit de nos préjugés, nous résigner à prendre des leçons des vieux pays. Si quelqu'un a des doutes là-dessus, je leur dirai que le système de culture pratiqué par les meilleurs cultivateurs de l'Isle de Montréal, tels que M. M. Drummond, Irvine, Dodds, Somerville, et autres, est *exactement* le même

que celui que l'on peut, tous les jours, voir mettre en pratique dans les districts les plus avancés d'Angleterre et d'Ecosse; on y cultive les mêmes produits, et de la même manière. Il n'y a positivement aucune différence, si ce n'est qu'on n'engraisse pas ici les moutons en les faisant paître en hiver sur des champs de navets.

A propos de la question de labour profond, je vous demanderai si vous ne bêchez pas vos jardins à une profondeur de dix pouces? Si oui, pourquoi n'en feriez-vous pas autant pour vos champs? Pourvu, toujours, comme je l'ai dit plus haut, que cela soit fait à l'automne, et soit suivi d'une culture requérant une application immédiate d'engrais.

Comme la potasse est un engrais nécessaire pour le tabac, et demande d'être mêlée avec la terre un peu à l'avance, avant d'être propre à servir de nourriture à la plante, je croirais préférable de semer la cendre sur la terre labourée, aussitôt qu'elle peut supporter le poids d'un homme, au printemps. J'indiquerai la quantité à employer, plus loin.

TRAVAUX DU PRINTEMPS.—Lorsque le terrain est tout-à-fait sec, hersez le deux ou trois fois, et labourez ensuite sur le travers du champ. Si la terre est sale, elle demandera à être bouleversée, mais si elle ne l'est pas, après un bon hersage, elle devra être prête à être sillonnée pour recevoir l'engrais. De quelle largeur doivent être les sillons? Cela dépend de l'espèce de tabac que l'on se propose de cultiver. Mon opinion est que l'espace nécessaire pour permettre l'accès du soleil et de l'air doit être deux fois aussi considérable environ que celui nécessaire à la nourriture de la plante. Il faut une distance de 4 pieds entre les plants de tabac du Connecticut, espèce dont j'ai récolté des feuilles mesurant 41 pouces et demie sur 26. Mais, quelques traçants que soient les racines de cette plante, elles ne peuvent s'assimiler toute la nourriture contenue dans cet espace. Serait-il possible, en mettant les sillons à 27 pouces les uns des autres, de les planter alternativement, l'un en tabac et l'autre en navets ou en choux? Je l'ai fait, et j'ai trouvé que ça payait bien, les choux, (variété appelée St. Denis) sont prêts à être plantés en même temps, c'est-à-dire vers le 10 juin. Cela donne une distance de 54 pouces entre chaque rang de tabac, espace tout-à-fait suffisant pour donner accès à l'air, au soleil et à la personne qui étête et ébourgeonne la plante. Je puis recommander fortement cette manière de faire qui ne donne pas tant de trouble, après tout.

L'ENGRAIS.—L'engrais est ce dont il nous faut nous occuper maintenant. Je dois dire que je n'attendrais pas un bon résultat d'une culture faite sans une libérale application de fumier d'étable. Je me servirais d'engrais artificiel comme auxiliaire, non pas comme seule source de nourriture. Je me servirais, par exemple, de dix charges de bon fumier, auxquelles j'ajouterais 20 minots de cendre de bois non-éteinte, 6 minots de poudre d'os, et 100 lbs. de sulfate d'ammoniaque ou 150 lbs. de nitrate de soude. Je crois la potasse indispensable, car, je suis certain que la raison pour laquelle le meilleur tabac de Montréal donne si peu de fumée est que les régions américaines produisant le tabac ne contiennent presque plus de potasse.

Vous me direz que c'est un engrais coûteux, mais, la récolte représente une grande valeur pour la vente. Mettez la moitié moins de sulfate d'ammoniaque ou de nitrate de soude, et doublez la quantité de poudre d'os, et cela diminuera la dépense, mais le fumier est indispensable. J'aimerais mieux me servir de ce mélange sur deux acres, que de m'amuser à en engraisser quatre avec du fumier seulement. La récolte la meilleure et la plus considérable que j'ai jamais eue, a été produite en employant 12 charges de fumier et 3 charges de résidus de tannerie, par acre. Le superphosphate donnera de l'épaisseur à la feuille, mais on perdrait son temps et sa peine à l'employer seul ou avec de la cendre éteinte.